

Toujours le pavillon de France à son grand mât !
Elle navigue enfin sous un plus doux climat ;
Une brise attiédie enfle toutes ses voiles ;
Sous sa proue un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles ;
Les reflets du printemps argentent ses huniers ;
Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers,
—Car la concorde enfin a complété son œuvre,—
Consultant l'horizon, veillant à la manœuvre,
Se prêtent tour à tour un cordial appui
Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !
Deux vaisseaux de haut bord à la vaste carène,
Promenant sous les cieux leur majesté sereine,
Avec son équipage échangé, solennels,
De moments en moments des signaux fraternels.
Du haut de la vigie un mousse a crié : *Terre !*
Et sous les étendards de France et d'Angleterre,
Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir !

ENVOI

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
Fidèle historien de toute cette gloire !
Poète enthousiate et modeste érudit,
Au-dessus de ce cadre immense et poétique,
Ainsi qu'un médaillon antique
Ton mâle profil respandit !

Tu chantes nos exploits ; nos héros tu les comptes ;
Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom, Garneau, c'est le tien !

Eh bien, nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
Ton génie a tressé des couronnes multiples
Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons !
Nous voulons, —droit sacré, dettes nationales !—
Que ton nom vive en nos annales,
Et brille sur tous nos frontons !

LOUIS FRÉCHETTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite.)

XIII

DISTANCE DES ASTÉROÏDES AUX PLANÈTES VOISINES ET
À LA TERRE. — COMMENT LEURS ORBITES S'ENTRE-
LACENT. — LEUR VOLUME.

S'il était vrai que le peuple des astéroïdes fût né de l'explosion d'une planète gravitant autrefois entre Mars et Jupiter, il serait facile de concevoir qu'à ce moment formidable, les fragments, lancés dans toutes les directions, durent aller se fixer les uns ici, les autres là, les uns plus près de Jupiter, les autres près de Mars. Il s'ensuivrait qu'ils décriraient autour du centre commun, le Soleil, des orbites plus étendues ou plus restreintes, selon qu'ils se rapprocheraient de l'une ou l'autre de ces planètes. Quoi qu'il en soit de cette origine peu vraisemblable des astéroïdes, leur distribution entre les deux planètes avoisinantes est absolument telle. Si leurs mouvements combinés les disposaient sur une ligne droite entre Mars et Jupiter, ils occuperaient un espace de 67,340,000 lieues, de 4 kilomètres chacune. Le plus éloigné du Soleil et de la Terre, et partant le plus proche de Jupiter, dont il n'est séparé que par une distance de 46 millions de lieues, est Hilda ; Méduse, au contraire, est l'astéroïde le plus rapproché de Mars et de nous ; elle n'est éloignée de Mars que de 22 millions de lieues. Ainsi, cette zone du ciel qu'on regardait comme déserte au point de n'avoir pas même un habitant, est au contraire si peuplée d'astres, qu'il y a à peine un vide entre eux et leurs voisins.

Deux choses frappent celui qui considère la distribution des astéroïdes dans leur zone. La première, c'est qu'ils sont de beaucoup plus nombreux du côté de Mars que du côté de Jupiter : c'est peut-être dû à ce que, la distance étant plus grande, beaucoup de ces petits astres sont invisibles à nos yeux ; dans ce cas, la différence ne serait qu'apparente. L'autre, c'est que souvent, à la même distance, on trouve deux, quatre, six et même sept astéroïdes. Ainsi, en prenant pour unité la distance entre le Soleil et la Terre, à la distance de 2,77, on voit tout ensemble Cérés, Pallas, Lætitia, Alcémène, Thisbé, Sirona et Gallia. D'où il suit que si, par exemple, Alcémène parcourait son orbite en 1,860 jours, Thisbé en 1,861, Gallia en 1,865, et que si leurs orbites étaient sur le même plan, les plus lents finiraient par être rejoints par les plus rapides, et qu'il en résulterait chaque fois pour ces petites planètes un cataclysme facile à imaginer.

Mais le Créateur y a pourvu en donnant aux orbites de ces astéroïdes une inclinaison diverse ; quelques-unes d'entre elles, contre tout ce qu'on remarque dans les planètes, forment un tel angle avec l'écliptique qu'elles

sortent du zodiaque. Par exemple, Pallas s'éloigne de 32° de l'écliptique ; et parfois, Euphrosine fuit de l'équateur jusqu'à la distance de 49° ; alors elle nous apparaît comme l'une des étoiles polaires de l'hémisphère boréal en attendant qu'elle aille prendre une position identique dans l'hémisphère austral. La diversité qui existe entre les distances, les inclinaisons et même les excentricités explique comment ces centaines d'astres peuvent tourner, se suivre, entrelacer leurs orbites avec une harmonie indescriptible, sans que jamais un choc imprévu vienne en altérer la beauté. Qui a vu parfois des jongleurs maintenir en mouvement dans les airs une vingtaine de boules qui montent et descendent sans jamais se rencontrer, et qui a admiré leur étonnante dextérité trouverait sans doute indigne de la Sagesse Divine de dire qu'Elle a voulu représenter un semblable jeu dans cette zone élégante du ciel ; qu'il se rassure, cependant, en pensant que les boules sont des centaines de petits mondes lancés au milieu d'un labyrinthe d'orbites planétaires à des millions et des centaines de millions de kilomètres.

Ce qui rend cette danse plus compliquée encore, ce sont les efforts faits par Jupiter et Mars pour la troubler par leurs attractions incessantes ; Jupiter surtout, en raison de sa masse immense, doit exercer une grande influence. Aussi, celui qui considère combien Hilda et même Ismène sont rapprochées de cette planète, pensera qu'elles sont dans un danger continuel d'être jetées hors de leurs voies et attirées par elle ; et cependant, depuis que le monde est monde, elles ont passé des milliers et peut-être des centaines de milliers de fois dans le voisinage immédiat de Jupiter, là où son influence sur elles était plus grande et plus grande aussi leur tendance vers lui, et elles ont toujours eu la force de déjouer sa puissance et de rentrer librement dans le chœur de leurs sœurs.

Et ceci n'est pas le fait propre de Hilda et de sa voisine ; c'est la condition commune de tous les astéroïdes en raison de la distance plus ou moins grande qui les sépare de leurs puissants voisins. Aussi, est-il arrivé plusieurs fois que l'un d'eux, découvert auparavant par des observateurs, disparaissait ensuite et avait à être recherché du côté où l'avait attiré en dehors de son orbite l'influence de l'une des deux planètes ou quelquefois l'influence réunie des deux.

C'est ce qui rend vraisemblable l'hypothèse d'après laquelle ces petites planètes ne seraient pas dues à l'explosion d'une planète primitive, mais à l'empêchement mis par l'attraction de Jupiter à la formation d'une grosse planète régulière dans cet espace céleste ; quelques-uns ont voulu même en voir un indice dans la distribution des astéroïdes dans leur zone, dans l'ordre de leurs groupements et de leurs intervalles. Ainsi se seraient formés ces joyaux du firmament ; Vesta, le plus grand, n'a que 400 kilomètres de diamètre, Cérés en a 350, Pallas 270, Junon 200, Egée 160, Eunomie 150, Hébé et Lætitia 145, Isis 140, Amphitrite 130, et ainsi les autres jusqu'à Sapho, Maia, Atalanta et Echo, qui peuvent mesurer à peine 30 kilomètres : tous ensemble, les astéroïdes forment une masse moindre qu'un tiers du globe terrestre. Il en est sans aucun doute un très grand nombre beaucoup plus petits encore, et par conséquent invisibles de la Terre même avec les meilleurs instruments.

Sur de tels globes, la gravité ne nous fixerait point au sol comme sur le nôtre ; un habitant de Méduse qui observerait le temps où Mars s'est éloigné sur son orbite jusqu'au delà du Soleil, pourrait, sans un effort bien violent, sauter de l'astre dans les espaces terrestres. Pour nous, plus prudents, nous nous contenterons de passer tranquillement de cet astéroïde à la station la plus rapprochée, c'est-à-dire en Mars, qui est de toutes les planètes la plus connue et la plus semblable à la nôtre.

GIULIO.

(A suivre)

DE TOUT UN PEU

On sait que le grand prix de Paris a été gagné cette année par un cheval français, ce qui a causé une grande joie parmi les chauvins de Paris. *Frontin*, le vainqueur, n'est pourtant français que par son propriétaire ; c'est un *racer* britannique pur sang : n'importe, on se contente de peu. Il appartient à la France comme les faux cheveux qu'une femme a achetés pour remplacer les absents. Ce triomphe hippique met en verve le chroniqueur de l'*Illustration* :

Frontin ! Frontin ! Frontin ! Depuis huit jours, ce nom glorieux est sur toutes les lèvres, comme il est imprimé sur les foulards et chanté sur les lyres des poètes hippiques (ne pas lire épiques). Hurrah pour le duc de Castries ! Il a vaincu ses rivaux, et les Anglais n'ont point, cette fois, triomphé au Grand-Prix de Paris !

Mais que vais-je raconter là des histoires vieilles d'une semaine ? Eh bien ! assez, *Frontin* est vainqueur. Un beau soleil, un peu chaud, avec des nuages sombres

qui ont eu la politesse de ne point crever, a fêté ce grand jour des courses parisiennes. *Frontin* a dépassé *Farfadet*, dépassé *Saint-Blaise*, éclipsé tous les autres et, glorieux depuis Chantilly, ce " noble coursier " se repose aujourd'hui sur une litière qui ne lui semble pas moins douce, quoiqu'elle ne soit pas spécialement faite des lauriers qu'il a gagnés.

Frontin est entré au galop dans le Panthéon spécial des chevaux vainqueurs, à côté de *Gladiateur* et de *Saint-Christophe*, et Swift, qui préfère les chevaux aux hommes, ajouterait à son *Gulliver* une page louangeuse dans son *Voyage chez les Houyhnhim* pour célébrer le triomphe de *Frontin*. Le magnifique cheval du très applaudi duc de Castries n'est pas cependant aussi fameux que le fameux *Eclipse*, né dans le haras du duc de Cumberland pendant l'éclipse de soleil de l'été de 1764, dressé par un braconnier, et qui ne fut jamais vaincu. Son maître, O'Kelly, voulait vendre *Eclipse* 20,000 livres sterling comptant (500,000 francs) et une rente viagère de 500 livres (12,500 francs). Avec un poids de 168 livres, *Eclipse* faisait quatre mille anglais en huit minutes. Je ne réponds pas que *Frontin* n'en puisse faire autant.

Toujours est-il que les hommages antiques rendus par Caracalla à son cheval, *Eclipse* les connut aussi. Quand il se rendait à Epsom, c'était dans sa voiture, attelée de deux chevaux, avec son groom à côté de lui. Il mourut en février 1789, à l'heure où les rois étaient menacés par le vent nouveau. On pesa son cœur comme on pèsait aujourd'hui le cerveau d'un grand homme. Et on lui fit aussi des funérailles princières. A son enterrement, on servit de la bière et des gâteaux aux assistants, comme on l'avait fait lors de la mort de *Godolphin Arabian*, autre cheval illustre dont Eugène Sue a raconté la légende dans un de ses romans.

Un romancier nouveau écrira peut-être, un jour, la légende de *Frontin*. Ce qui est certain, c'est que jamais général vainqueur, poète triomphant, homme d'Etat acclamé, politicien populaire et aimé (il y en a très peu), ne réussit à grouper autour de lui une *chambrière* pareille à celle qu'avait, l'autre jour, pour l'acclamer, le cheval du duc de Castries.

Un pareil jour de courses, c'est une immense première en plein air. Le lendemain, dans les comptes rendus, tous les noms parisiens ou exotiques se trouvent côte à côte.

* * *

Je cherche depuis longtemps à caractériser le temps où nous vivons. Je crois que je lui ai trouvé sa définition. C'est l'Age des noms propres.

Ouvrez un journal ; vous n'y trouverez que des majuscules. On signale, à la fois, au Grand-Prix, à tel raout, à tel dîner, à tel enterrement, à telle première, une longue, longue et uniforme liste de célébrités plus ou moins ignorées qui font inévitablement partie de la nomenclature parisienne.

On ne vit que pour le journal et on ne s'inquiète que du journal. Une marquise qui donne un bal, au lieu de jouer purement et simplement de la joie de recevoir ses invités, songe, avec inquiétude, pendant sa fête : " Bon Dieu ! qu'en dira *Etincelle* ? "

Etincelle a de l'esprit et du goût ; *Etincelle* n'aura que des épithètes aimables pour la marquise. Mais quelles angoisses en attendant que l'article ait paru !

Un homme perd un de ses parents. Sous l'accablement même de sa douleur, il pense pourtant à faire prendre note sur un carnet de toutes les notabilités qui lui font l'honneur d'accompagner jusqu'à la dernière demeure celui qu'il a perdu.

Tout en suivant le convoi, il dit tout bas, entre deux sanglots, au reporter qui prend la liste des assistants :

— N'oubliez pas M. de Cumont, qui a pris la peine de se dérangier. Et si vous voulez un mot qu'il m'a dit... Ancien ministre, M. de Cumont, vous savez ?

Et le reporter ne suffit pas. On invite aussi le reporter du crayon, le dessinateur, qui prendra un croquis de la figure des assistants en deuil. Si on pouvait avoir un bois dans un journal illustré ? Quel relief, pour des funérailles si touchantes !

La publicité se fourre partout. Partout. Les très élégants et très spirituels membres du cercle de l'Union artistique—les *Mirlitons*—donnent, chez eux, place Vendôme, entre intimes, une féerie écrite gaiement par des gens de talent : le lendemain, dans tous les journaux, paraît, sous la rubrique officielle, *Premières Représentations*, le compte rendu de la féerie intime : le *Mirliton enchanté*.

Pas de différence entre la comédie de société et la comédie des planches. Le huis-clos s'ouvre tout à coup sur les journaux qui tirent à cent mille exemplaires et ces petites fêtes intimes sont racontées par le menu au monde entier.

Ah ! c'est qu'on veut voir son nom imprimé ! L'âge des noms propres, je vous dis !

Et des amours-propres !

* * *

Parlant d'un acteur qui vient de mourir, le même chroniqueur raconte une curieuse anecdote à son sujet :

Dans la *Chatte Blanche*, Williams représentait pré-